

Frédéric, un Anti-Héros: L'analyse du Personnage Central de *L'Éducation Sentimentale*

LIN Weiyue^{[a],*}; ZHANG Chi^[a]

^[a]Department of French Language and Literature, Guangdong University of Foreign Studies, Guangzhou, China.

*Corresponding author.

Supported by the Key Project of the National Social Science Foundation of China (13AWW004).

Received 2 November 2015; accepted 8 January 2016
Published online 26 February 2016

Abstract

Frédéric is the main character in *Sentimental Education*, one of Flaubert's most influential works. Unlike traditional heroes who are always brave, resourceful and ambitious, Frédéric is rather weak, stupid and passive. For traditional heroes, the youth is a necessary passage to arrive in maturity and wisdom. But our hero's youth finishes with no accomplishment. This paper analyzes his mental state. In fact, his failure results from incomplete nihilism and stupidity. Because of incomplete nihilism, he still insists in the pursuit of love and career after seeing through the meaninglessness of life. Because of stupidity, he lives in imagination and illusion without taking any action. His mental state is the representative of his generation and he's the typical character of stupid modern people according to Flaubert's words.

Key words: Frédéric; *Sentimental education*; Flaubert; Character analysis

Lin, W. Y., & Zhang, C. (2016). Frédéric, un Anti-Héros : L'analyse du Personnage Central de *L'Éducation Sentimentale*. *Canadian Social Science*, 12(2), 40-44. Available from: <http://www.cscanada.net/index.php/css/article/view/8168>
DOI: <http://dx.doi.org/10.3968/8168>

INTRODUCTION

L'Éducation sentimentale est une chronique de 1848, et Frédéric Moreau est justement un jeune homme traversant

tous les grands événements politiques et sociaux de cette période. Son histoire personnelle est liée malgré lui avec l'histoire de la France. Pour les lecteurs habitués aux affabulations romanesques, c'est une époque des héros, une époque extraordinaire pour déployer les talents personnels et réaliser les ambitions politiques. Toutefois, notre héros ne fait rien de splendide pendant ce temps-là. Il croise les grands événements avec un regard indifférent, pensant à ses propres affaires quotidiennes et insignifiantes, comme un spectateur distrait. Il n'est pas un héros classique ayant une personnalité forte et une capacité exceptionnelle, qui peut toujours sortir triomphal des situations difficiles. Bien au contraire, il est complètement écarté de grande gloire, rapetissé à un homme prosaïque. Alors pourquoi Flaubert choisit-il un tel héros, qui est justement un anti-héros? En fait, *L'Éducation sentimentale* comporte beaucoup d'éléments autobiographiques. Le caractère de Frédéric reflète une grande partie de celui de Flaubert. Fatigué de la quotidienneté, il préfère parfois rester immobile pour lutter contre le non-sens de la vie: «Mes tendresses d'esprit sont pour les inactifs, pour les ascètes, pour les rêveurs. Je suis embêté de m'habiller, de me déshabiller, de manger, etc.. Si je n'avais peur du hachisch, je m'en bourrerais au lieu de pain et, si j'ai encore trente ans à vivre, je les passerais ainsi, couché sur le dos, inerte et à l'état de bûche.» (Flaubert, 1853) Toutefois, Flaubert est lucide, tandis que Frédéric ne l'est pas. Son inertie est plutôt inconscient. Flaubert voudrait faire de son héros un reflet de son époque, donc il déçoit fatalement ses lecteurs ayant un besoin inhérent d'admirer des modèles plus grands que soi tout en négligeant leur existence tragique.

1. UN APPRENTISSAGE SANS FRUIT

L'Éducation sentimentale est classifiée comme un roman d'apprentissage. Il est évident que dans *L'Éducation sentimentale*, le voyage de Frédéric est une métaphore

de son évolution personnelle. Cependant, c'est un mouvement presque statique si non descendant. Sa première apparition suggère déjà cette tendance:

Un jeune homme de dix-huit ans, à longs cheveux et qui tenait un album sous son bras, restait auprès du gouvernail, immobile. À travers le brouillard, il contemplait des clochers, des édifices dont il ne savait pas les noms; puis il embrassa, dans un dernier coup d'œil, l'île Saint-Louis, la Cité, Notre-Dame; et bientôt, Paris disparaissant, il poussa un grand soupir. (Flaubert, 1952, p.33)

En fait, ce moment pourrait être une image de toute sa vie: il est comme un spectateur de sa propre vie et les choses qui le concerne se sont successivement écoulées sans laisser une trace remarquable dans son cœur. Il les contemple, parfois il s'y intéresse, mais son envie n'est toujours pas assez forte pour prendre une action. Rien ne vaut la peine d'agir pour lui. Et très rapidement, la vie disparaît, comme la ville de Paris disparaît sous ses yeux. Il n'a qu'à pousser un grand soupir avec un regret léger. Au début du roman, avec sa jeunesse, son éducation bien faite et sa petite fortune, il semble avoir une belle vie devant lui. Mais à la fin du roman, loin de trouver sa place dans le monde, il reste toujours mélancolique dans la médiocrité, et oublié par le monde extérieur. S'il a une compréhension plus profonde de la vie, c'est peut-être le non-sens de la vie, ou la non-existence des valeurs fiables. Quand il se souvient du passé avec Deslauriers, son meilleur ami depuis l'adolescence, ce qui reste le plus précieux dans sa mémoire, c'est la première fois qu'il est parti voir des prostituées. En fait, ce n'est qu'une expérience échouée à cause de sa pudeur de quinze ans. Mais cela lui est très impressionnant à cause de sa passion véritable vécue.

Dix ans après la publication du roman, dans une lettre à Joris-Karl Huysmans (1848-1907), Flaubert songe à la lamentable réception de cette œuvre à laquelle il a consacré un travail pénible:

Il manque aux Sœurs Vatar, comme à «l'édu sentim», la fausseté de la perspective! Il n'y a pas progression d'effet. Le lecteur, à la fin du livre, garde l'impression qu'il avait dès le début. L'art n'est pas la réalité. Quoi qu'on fasse, on est obligé de choisir dans les éléments qu'elle fournit. Cela seul, en dépit de l'école, est de l'idéal, d'où il résulte qu'il faut bien choisir. (Flaubert, 1879)

Un simple conseil en apparence, nous nous sentons pourtant une grande tristesse de l'auteur dans cette réflexion, qui, déçu par ses lecteurs, essaie de se soumettre au goût public qu'il méprise profondément. En fait, cette fausseté de la perspective est dans le but de susciter des illusions ou des passions éphémères, de plaire aux lecteurs, de se mentir enfin.

D'ailleurs, ce n'est pas la première fois qu'il s'inquiète de son choix. Pendant la rédaction du roman, il écrit à George Sand (1804-1876):

Quant à celui que je fais, j'ai peur que la conception n'en soit vicieuse, ce qui est irrémédiable; des caractères aussi mous

intéresseront-ils? On n'arrive à de grands effets qu'avec des choses simples, des passions tranchées. Mais je ne vois de simplicité nulle part dans le monde moderne. (Flaubert, 1867)

Anxieux, mais toujours têtu, il suit son projet initial. En réalité, s'il ne voit pas de «simplicité» dans le monde moderne, c'est parce que nous ne sommes plus dans un monde où la foi est sûre et que les ordres sont clairement établis. C'est parce que nous sommes dans l'ère de l'incertitude où toutes les valeurs sont relativisées et n'ont aucune possibilité de s'harmonier. C'est parce que nous vivons la modernité, qui signifie «le fugitif, le transitoire, le contingent» (Baudelaire, 1980, p.797). C'est à la fois ascèse et jouissance pour l'homme fugitif aspirant toujours à l'éternité. Ce que Flaubert découvre dans le monde moderne, ce qu'il insiste à présenter, est «l'insoutenable légèreté de l'être» – l'expression empruntée de Kundera, et «le sentiment tragique de la vie» – l'expression empruntée de Miguel de Unamuno (1864-1936). C'est la hantise de l'auteur, 18 ans, qui écrit dans *Mémoires d'un fou*: «Je voudrais le beau dans l'infini et je n'y trouve que le doute.» (Flaubert, 1839, p.105)

Frédéric, dont les expériences vécues ne servent pas à le conduire vers sa maturité, est l'antipode du héros du roman d'apprentissage traditionnel. À la fin du roman, tous ses espoirs se sont dissipés, toutes ses forces se sont perdues, et toute sa fortune s'est gaspillée. Silencieusement, le temps a emporté sa jeunesse, dévoré sa vitalité et dévalorisé sa vie, en laissant en lui ce qu'il ne veut pas : lassitude, hypocrisie et désespoir. Le temps a triomphé un jeune homme mondain, et triomphera aussi de tels hommes dans la recherche du temps perdu de Proust.

2. UN DEMI-NIHIILISTE

«Le nihiliste est l'homme qui, du monde comme il est, juge qu'il ne doit pas être, et, du monde comme il doit être, juge qu'il n'existe pas; aussi, la réalité empirique n'a pas de sens.» (Jaspers, 1950, p.16) Comme nous avons mentionné en haut, le véritable nihiliste est en effet un esprit sérieux. Profondément déçu par le monde du désenchantement, il refuse de s'y engager en regardant indifféremment la néantisation de sa propre existence. Sans avoir la foi ni l'espoir, étant lucide du non-sens de la vie, Frédéric semble être un nihiliste qui néantise son existence. Il n'a réalisé aucun de ses projets car rien, ou rien d'entre eux n'est vraiment important pour lui. Il faut noter que cette attitude se lie étroitement à la fortune qu'il a héritée de sa famille, qui lui a permis de mener une vie aisée. Enfin de compte, il est rare qu'un homme pauvre soit nihiliste, car il lui est nécessaire de faire des efforts pour survivre, comme c'est le cas de Deslaurier, un homme presque violent. Il est l'inverse de Frédéric, il ne sera jamais nihiliste.

Au début de son arrivée à Paris, Frédéric a naturellement une aspiration pour la justice et la liberté.

Quand Martinon s'est fuit d'une démonstration à cause de la peur, il lui reproche de sa lâcheté. C'est aussi à ce jour-là qu'il rencontre Dussardier, le seul homme juste dans le roman. Il attaque les policiers pour venger un enfant manifestant violemment battu, car il est impossible de ne pas agir en regardant les injustices au nom des autorités de l'État. La conséquence est son arrestation et son emprisonnement. Touché par son courage, Frédéric décide spontanément de réclamer sa liberté, bien que la police menace de le jeter aussi dans la prison. Il décline son nom avec sa carte d'étudiant en droit, en affirmant que le détenu est son condisciple. Grâce à cet acte courageux, Dussardier est libéré. Il est naturellement pour nous de penser que Frédéric a une forte envie de la justice. Sinon, il sera difficile d'expliquer le fait qu'il a risqué sa vie pour sauver un inconnu. Malheureusement, cette réaction n'est qu'une spontanéité, mais loin d'être une qualité héroïque. Faute de la base solide, elle disparaît peu à peu avec le temps qui témoigne la corruption de ses alentours. Dans le premier chapitre de la troisième partie, quand Frédéric assiste à la prise des Tuileries, face aux blessés et morts du peuple parisien, il est totalement indifférent:

Les tambours battaient la charge. Des cris aigus, des hurrahs de triomphe s'élevaient. Un remous continu faisait osciller la multitude. Frédéric, pris entre deux masses profondes, ne bougeait pas, fasciné d'ailleurs et s'amusant extrêmement. Les blessés qui tombaient, les morts étendus n'avaient pas l'air de vrais blessés, de vrais morts. Il lui semblait assister à un spectacle. (Flaubert, 1952, p.318)

Une telle tragédie ne peut pas l'émouvoir, car maintenant, la vie des inconnus et la dignité de l'être humain n'ont plus de sens dans ses yeux.

Le nihilisme de Frédéric résulte d'une part d'un sentiment de l'échec qu'il éprouve depuis sa première rencontre avec Mme Arnoux, son grand amour, sur le bateau. Il est condamné à l'échec dès le début, car la femme aimée est déjà mariée. De plus, sa foi catholique, ainsi que sa nature honnête, ne lui permet pas de trahir son mari, de céder à l'amour qu'elle ressent pour Frédéric, et de commettre un adultère. Elle est née pour aimer son mari, malgré sa médiocrité; elle est née pour aimer ses enfants et petits-enfants, malgré la dureté de leur cœur. Au lieu du bonheur espéré, il y a plein de regrets et de douleurs liées de cet amour platonique :

Une plaine s'étendait à droite; à gauche un herbage allait doucement rejoindre une colline, où l'on apercevait des vignobles, des noyers, un moulin dans la verdure, et des petits chemins au delà, formant des zigzags sur la roche blanche qui touchait au bord du ciel. Quel bonheur de monter côte à côte, le bras autour de sa taille, pendant que sa robe balayerait les feuilles jaunies, en écoutant sa voix, sous le rayonnement de ses yeux ! Le bateau pouvait s'arrêter, ils n'avaient qu'à descendre; et cette chose bien simple n'était pas plus facile, cependant, que de remuer le soleil ! (Flaubert, 1952, p.39)

Néanmoins, cette déesse intouchable suscite toujours son désir. Il écrit une lettre de douze pages pour raconter

son cœur, pourtant l'insuccès prévu le pousse à la déchirer. Quand il prend enfin le courage de lui rendre visite, il ne voit que son mari car elle n'est pas chez elle. Cet échec de l'amour semble entraîner l'échec de sa carrière. En tant qu'étudiant de droit, il ne dépense pas assez de temps pour ses études. L'amour est toute sa préoccupation, ainsi il échoue dans un examen important, tout en méprisant la réussite de ceux qu'il estime moins compétents. L'échec de l'amour, ainsi que l'échec de la carrière, le décourage. Il maudit la fatalité, comme Charles Bovary maudit la sienne: «C'est la faute de la fatalité!» (Flaubert, 2003, p.445) Si ses rêves sont tous des écumes, si tous les efforts sont destinés à l'échec, comment supporter cette existence pénible? Pour le distraire de cet amour douloureux, Deslaurier l'emmène à une soirée libertine. Toutefois, les faux sentiments et les joies superficielles le font dégoûter, et il rentre chez soi tout seul. Au bord de la rivière, il médite sur sa vie:

Des nuées sombres couraient sur la face de la lune. Il la contempla, en rêvant à la grandeur des espaces, à la misère de la vie, au néant de tout. Le jour parut; ses dents claquaient; et, à moitié endormi, mouillé par le brouillard et tout plein de larmes, il se demanda pourquoi n'en pas finir ? Rien qu'un mouvement à faire ! Le poids de son front l'entraînait, il voyait son cadavre flottant sur l'eau. Frédéric se pencha. Le parapet était un peu large, et ce fut par lassitude qu'il n'essaya pas de le franchir. (Flaubert, 1952, p.109)

Cette perception de la vie est tellement cruelle que nous sentons l'amertume des larmes de Frédéric. C'est à cette nuit-là, notre rêveur perd son rêve le plus beau. Il se rend compte de l'impossibilité de son grand amour. Cet amour est pourtant l'essentiel de sa vie, la seule possibilité de sublimation dans son existence banale, sans lequel sa raison d'être lui sera privée. Il éprouve profondément que la fatalité écrasante et inexplicable pèse sur lui. N'aspirant plus à rien, ne croyant plus en rien, il a les symptômes d'un nihiliste. Pourtant, il n'est pas nihiliste radical, car les vrais nihilistes sont assez lucides pour être sincères dans toutes les circonstances. Mais Frédéric n'en est pas assez pour échapper à la bêtise humaine.

3. LA BETISE DE FREDERIC

Bien sûr, même avant Flaubert on ne doutait pas de l'existence de la bêtise, mais on la comprenait un peu différemment: elle était considérée comme une simple absence de connaissances, un défaut corrigible par l'instruction. Or, dans les romans de Flaubert, la bêtise est une dimension inséparable de l'existence humaine. Elle accompagne la pauvre Emma à travers ses jours jusqu'à son lit d'amour et jusqu'à son lit de mort au-dessus duquel deux redoutables agélastes, Homais et Bournisien, vont encore longuement échanger leurs inepties comme une sorte d'oraison funèbre. Mais le plus choquant, le plus scandaleux dans la vision flaubertienne de la bêtise est ici: la bêtise ne s'efface pas devant la science, la technique, le

progrès, la modernité, au contraire, avec le progrès, elle progresse elle aussi! (Kundera, 1980, p.197)

Dans le système du discours flaubertien, la bêtise ne signifie pas l'ignorance, mais la non-pensée, qui se manifeste par la réception aveugle des idées répandues et par la routine répétée de la vie quotidienne. Si l'éducation et la technologie pourraient dissiper régler l'ignorance, elles sont incapables de résoudre la non-pensée. Selon l'observation de Flaubert, bien au contraire de notre attente, elles pourraient paradoxalement l'aggraver! En apparence, elles facilitent la vulgarisation des connaissances scientifiques, offrent au peuple beaucoup plus de moyens pour connaître le monde. Mais en réalité, elles risquent d'écraser les pensées originales et individuelles. Cette bêtise est synonyme du «kitsch», qui «nous arrache des larmes d'attendrissement sur nous-mêmes, sur les banalités que nous pensons et sentons.» (Kundera, 1980, p.196)

La sentimentalité des lecteurs du XIX^e siècle, dont le jeune Flaubert fait partie, suscitée par les romans d'amour en est un exemple. Au lycée, il partage aussi l'exaltation romantique des adolescents de la province qui traînent encore la mélancolie de René:

Mais on n'était pas seulement troubadour, insurrectionnel et oriental; on était, avant tout, artiste. Les pensums finis, la littérature commençait, et on se crevait les yeux à lire au dortoir des romans. On portait un poignard dans sa poche, comme Antony, on faisait plus : par dégoût de l'existence, Bar*** se cassa la tête d'un coup de pistolet, And*** se pendit avec sa cravate; nous méritions peu d'éloges, certainement! Mais quelle haine de toute platitude! Quels élans vers la grandeur! Quel respect des maîtres comme on admirait Victor Hugo! (Flaubert, 1872, p.8)

Si nous prenons Frédéric pour un demi-nihiliste, c'est parce qu'il n'est pas un nihiliste aussi lucide que Nietzsche ou Flaubert, c'est-à-dire, il n'est pas un nihiliste radical. Toute sa pensée est déterminée par la bêtise. Si Flaubert haït tellement la bourgeoisie, c'est parce que les bourgeois de son temps répètent sans cesse les clichés valorisés par les représentations populaires. Ils lisent les mêmes journaux, écoutent les mêmes musiques, partagent le même culte de l'argent, le même respect du fait accompli, le même besoin d'idoles pour adorer, la même haine de toute supériorité, le même esprit de dénigrement et la même crasse ignorance.

D'après Flaubert, la bêtise est un mal presque inné. L'esprit humain est corrompu dès sa naissance:

Dès ta naissance, tu es soumis à toutes les infirmités paternelles, tu reçois avec le jour la semence de tous tes vices, de ta stupidité même, de tout ce qui te fera juger le monde, toi-même, tout ce qui t'entoure, d'après ce terme de comparaison, cette mesure que tu as en toi. Tu es né avec un esprit étroit, avec des idées faites ou qu'on te fera sur le bien ou sur le mal. On te dira qu'on doit aimer son père et le soigner dans sa vieillesse: tu feras l'un et l'autre, et tu n'avais pas besoin qu'on te l'apprenne, n'est-ce pas? Cela est une vertu innée comme le besoin de manger; tandis que, derrière la montagne où tu es né, on enseignera à ton frère à

tuer son père devenu vieux, et il le tuera, car cela, pense-t-il, est naturel, et il n'était pas nécessaire qu'on le lui apprenne. (Flaubert, 1839, pp.115-116)

La bêtise de Frédéric se manifeste dans tous les domaines de sa vie. Dès sa première apparition, il paraît avoir toute l'apparence d'un jeune homme romantique : les longs cheveux, l'album sous le bras et la contemplation mélancolique. Mais en suivant son trajectoire, nous avons l'impression que toutes ses passions sont fausses. Il aime la peinture, parce que c'est un loisir presque indispensable pour un jeune romantique. Mais il reste superficiel. L'achat des outils et la création d'une atmosphère artistique lui plaisent, et puis vient une grande paresse. Le romantisme de Frédéric se relève des idées reçues.

Dans sa vie, les choses sont vues au travers du regard des autres, au travers des représentations collectives. En fait, il ne mène pas une vie consciemment individualiste : il manie seulement sa relation avec les stéréotypes et vit la réalité sur le mode du rêve.

En ce qui concerne l'amour, Frédéric se croit aimer profondément Mme Arnoux. Depuis leur premier rencontre, il l'élève jusqu'au niveau de déesse, comme le fait beaucoup de poètes romantiques. Ridiculement, il finit par se perdre parmi quatre femmes tout à fait différentes. À part de Mme Arnoux, femme honnête, il fréquente en même temps Rosanette, prostituée, pour le besoin charnel; Louise Roque, fille provinciale, pour le plaisir livresque; et enfin Mme Dambreuse, femme d'un grand banquier, pour son rêve de fortune. Son amour pour Mme Arnoux lui est le plus précieux, mais il prend trop peu d'action. Chaque fois quand il ressent une possibilité d'échec, il se trouve tout de suite une excuse, s'arrête et revient dans les affaires quotidiennes. Quand Mme Arnoux n'est pas arrivée à l'heure convenue pour leur rendez-vous, son amour s'est transformé en haine, et il a couru vers Rosanette seulement par vengeance. Au fond, il l'aime beaucoup moins qu'il ne croie. Cet amour n'est-il pas lui aussi une bêtise ?

Frédéric ne parvient pas à vivre son amour idéal, peut-être simplement parce que cette manière de représentation de la passion est justement l'obstacle de sa réalisation. Dans les yeux des autres, Marie Arnoux n'est qu'une femme banale, une bonne mère de famille. C'est Frédéric qui lui donne une aura de déesse pour l'idéaliser. Elle n'est qu'une femme sur laquelle il a projeté son idéal de l'amour. Cet amour est une illusion, qui sera certainement démasquée tôt ou tard. Dans ce cas-là, l'amour n'est ni l'affection authentique ni l'occasion d'une sublimation de la personnalité. Donc, son grand amour n'est qu'une invention très enfantine nourrie par des idées reçues.

CONCLUSION

Frédéric nous fait rappeler d'une autre incarnation de la bêtise chez Flaubert: Emma Bovary. Emma et Frédéric

sont tous les deux intelligents, chimériques, romanesques et immorales. Ils sont dupés par les idées reçues et les illusions romantiques. Ils n'ont pas de vrai amour, mais seulement des rêveries sur l'amour. Mais ce qui rend Frédéric médiocre par rapport à Emma, c'est son inondation totale dans la vie quotidienne. Par contre, la fin de Frédéric semble moins triste, mais elle ne l'est pas moins en réalité. Sa fin est la néantisation du soi, qui est beaucoup plus horrible que celle d'Emma. Il s'est glissé graduellement dans le néant, et s'est laissé y noyer. Il est trop lâche pour mourir lui-même, trop lâche de dire non à la fatalité. Il va peut-être dormir, et le jour suivant, il se réveille et oublie tout, en attendant passivement la vieillesse. Il finira de devenir un petit bourgeois provincial, pensant tous les jours à ses rentes touchées comme si c'est le plus grand événement dans sa vie. Le souvenir de Paris, ainsi que celui de Mme Arnoux, disparaîtra. Et il continuera sa vie comme une bête.

REFERENCE

Baudelaire, C. (1980). *Le peintre de la vie moderne*. Paris: Robert Laffont.

- Flaubert, G. (1853). *Lettre à Louis Collet du 14 décembre 1853*. Disponible sur: http://flaubert.univ-rouen.fr/jet/public/outils/rech_aff_fenetre.php?p=correspondance%2Fconard%2Flettres%2F53o.html
- Flaubert, G. (1952). *L'éducation sentimentale*. Paris: Gallimard.
- Flaubert, G. (1879). *Lettre à J-K Huysmans du février-mars 1879*. Disponible sur: <http://flaubert.univ-rouen.fr/correspondance/conard/outils/1879.htm>
- Flaubert, G. (1867). *Lettre à George Sand du 1er novembre 1867*. Disponible sur: <http://flaubert.univ-rouen.fr/correspondance/conard/outils/1867.htm>
- Flaubert, G. (1839). *Mémoires d'un fou*. Disponible sur: http://www.kufs.ac.jp/French/i_miyaza/publique/litterature/FLAUBERT_Les_Memoires_d'un_Fou.pdf
- Flaubert, G. (2003). *Madame Bovary*. Paris: Gallimard, coll. Folio classique.
- Flaubert, G. (1872). Préface. In Bouilhet L., *Dernières chansons*. Disponible sur: http://flaubert.univ-rouen.fr/oeuvres/dernieres_chansons_preface.pdf
- Jaspers, K. (1950). *Nietzsche, introduction à sa philosophie*. Paris: Gallimard, coll. Tel.
- Kundera, M. (1986). *L'Art du roman*. Paris: Gallimard, coll. Folio.